



## WALKABOUT (La randonnée)

de Nicolas Roeg

Avec Jenny Agutter, Luc Roeg, David Gulpilil...

Australie/Royaume-Uni

23 février 1972 – 1 h 40

Version restaurée 3 juin 2015 – V.O.S.T.F.

Jeudi 14 décembre 2017 à 21h

Dimanche 17 décembre à 11h

Lundi 18 décembre à 19h

D'abord projectionniste, **Nicolas Roeg** devient monteur après la seconde Guerre mondiale, puis chef-opérateur à la fin des années 50, collaborant notamment à *Lawrence d'Arabie*, *Docteur Jivago* et *Fahrenheit 451*. S'il réalise son premier long métrage en 1970, avec *Performance*, il se fait surtout remarquer grâce à *Walkabout*, un an plus tard, étrange méditation sur la civilisation occidentale et le rapport de l'homme moderne à la nature. Dès le milieu des années 70, il s'impose comme l'un des cinéastes anglais les plus importants de sa génération : il signe *Ne vous retournez pas* (1973), inquiétant thriller, et *L'homme qui venait d'ailleurs* (1976), drame de science-fiction interprété par David Bowie.

Malheureusement, Roeg ne brille guère par sa créativité dans la décennie suivante. Mais en 1990, il effectue un retour remarqué avec *Les sorcières*, formidable transposition du livre de Roald Dahl : le style visuel du réalisateur s'accorde à merveille avec l'imaginaire de l'écrivain. Quatre ans plus tard, Roeg signe une relecture intéressante de l'univers de Joseph Conrad avec *Au cœur des ténèbres*, qui avait déjà inspiré *Apocalypse Now*. On lui doit encore *Full Muddy Massage*, en 1995, réflexion sensible sur l'intimité amoureuse, et *Puffball* (2007), son dernier film à ce jour.

**Walkabout** : se réapproprier le monde.

Hypnotique. C'est l'effet que produit « la balade sauvage » à laquelle nous convie Nicolas Roeg dans *Walkabout*, méditation panthéiste et cruelle sur la société occidentale et les rapports troublés entre l'homme et la nature. Après quelques plans furtifs d'une métropole bruisante, où l'activité humaine semble incessante, le cinéaste arrache à la civilisation une adolescente et son petit frère pour les projeter, seuls, dans une vaste étendue désertique. C'est alors que leur trajectoire de survie commence – ou plutôt, leur réapprentissage de la vie. Car il s'agit bien du parcours initiatique de deux enfants qui, à travers leur odyssée sauvage et leur rencontre avec un jeune Aborigène, vont peu à peu se réapproprier le monde. Les images de ces hommes affairés, au début du film, puis, bien plus tard, de ce boucher qui coupe mécaniquement la viande ou de ces scientifiques lorgnant une jeune femme d'un œil concupiscent sont comme annonciatrices de l'inexorable aliénation à laquelle la soi-disant modernité destine nos deux jeunes protagonistes ; tels Robinson Crusoé face à Vendredi, l'adolescente et le petit garçon abandonnent leurs réflexes occidentaux, se débarrassent de leur uniforme d'écolier et finissent même par se défaire de leur radio, ultime lien qui les rattachait encore à la société contemporaine. La séquence où la jeune fille, qu'on a découverte corsetée dans sa jupe et son costume, s'ébat, nue, dans un lac d'eau claire est emblématique de sa libération physique et mentale.

Mais *Walkabout* n'est pas un hymne pastoral et candide à la Nature. Malgré la majesté des paysages et la chaude lumière qui vient caresser les personnages, Nicolas Roeg film les dangers qui guettent les enfants à leur insu, à l'instar de Charles Laughton dans *La nuit du chasseur* : ici un python, là un scorpion, plus loin encore un étrange animal qui en dévore un autre et, bien entendu, l'omniprésence d'un soleil implacable brûlant tout sur son passage. Face à cette nature parfois hostile, le jeune Aborigène se révèle un guide bienveillant avec les deux Occidentaux. Et surtout, le cinéaste montre qu'entre êtres humains, la communication peut s'établir, en dépit de la barrière de la langue. Dans cette magnifique relation qui se tisse entre les trois protagonistes, le petit garçon est un médiateur poétique, dans la grande tradition du cinéma fantastique où les enfants assurent le lien entre le monde réel et le fantasmagorique. Décidément *Walkabout* n'en finit pas de dévoiler ses merveilles...

(in dossier de presse Solaris Distribution).

Pour sa première réalisation en solitaire, Nicolas Roeg, déjà notoirement réputé dans le milieu du cinéma britannique comme monteur, caméraman ou surtout directeur de la photographie, se rendit en Australie pour y adapter (avec le dramaturge Edward Bond, auteur d'un traitement d'une quinzaine de pages) le roman *The Children*, écrit sous le pseudonyme de James Vance Marshall par Donald G. Payne. Si la grande ligne directrice de l'intrigue de ce roman de littérature jeunesse est conservée par Roeg et Bond (deux enfants perdus dans le bush rencontrent un adolescent aborigène en plein « *walkabout* »), l'esprit en est lui substantiellement modifié. En effet, comme son titre original l'indique, le roman de Marshall s'attarde avant tout sur le parcours initiatique des deux enfants, livrés à eux-mêmes suite à un accident d'avion, et qui apprennent grâce à leur impromptu guide à découvrir les dangers et les trésors de la nature pour y survivre. L'essentiel du film est manifestement ailleurs, et comme souvent, les intentions se révèlent dans les différences voulues par les adaptateurs : alors que la société « occidentale » est totalement absente du roman, elle encercle le film de Nicolas Roeg par un prologue et un épilogue signifiants ; de plus, les enfants ne se retrouvent pas seuls dans le désert par « accident », mais s'y trouvent abandonnés par le suicide de leur père ; enfin, alors que les relations avec l'enfant aborigène sont dans le roman essentiellement axées sur l'initiation et la découverte de la nature, le film y ajoute de manière appuyée une dimension « découverte de soi », érotisation des corps et perte de l'innocence comprises. Pour résumer, et avant donc d'entrer dans le détail, il est donc évident que loin du « gentil » périple initiatique imaginé par Marshall, le film de Roeg dresse un dur portrait de la société des hommes, qui détruit et corrompt ses enfants comme ceux qui lui sont étrangers.

Victime durant le 19<sup>ème</sup> siècle d'une colonisation britannique bien moins pacifique que ce que l'histoire avait dans un premier temps affirmé, le peuple aborigène avait pendant plus d'un siècle subi la main-mise des colons sur ses terres et sur ses enfants. En 1869, une loi fut en effet érigée pour autoriser la saisie d'enfants métisses à des fins d'assimilation complète, la pratique de la langue aborigène leur étant notamment interdite. L'espèce aborigène était considérée par les colons blancs comme étant à éradiquer, et jusqu'en 1928 (et le massacre de Coniston), les expéditions de représailles contre ses représentants n'étaient pas rares. Ce n'est qu'au milieu des années 60 que des mouvements sociaux se dressèrent pour défendre les droits des aborigènes, et face à une mobilisation populaire massive, ils furent enfin recensés comme citoyens australiens suite à un référendum de 1967. Simultanément, grâce notamment aux travaux de l'anthropologue William Stanner venant rompre ce « Grand Silence » visant à délibérément les omettre de la mémoire collective australienne, la politique d'enlèvement des enfants aborigènes à leurs familles prend fin en 1970. Lorsque Nicolas Roeg entame son projet, la question de la place des aborigènes dans la société australienne est donc particulièrement d'actualité. Par ailleurs, son film occupe une place importante dans l'histoire du cinéma australien par la manière dont il traite le personnage même de l'aborigène : jusqu'alors, la place qui lui était réservée était limitée à celle du pisteur primitif ou à l'indigène menaçant... et était d'ailleurs la plupart du temps interprétée par des comédiens blancs au visage peint. Le fait d'accorder une place aussi essentielle à un protagoniste aborigène (incarné par un comédien lui-même natif) et de consacrer une bonne partie de l'intrigue (ainsi que le titre du film) à un aspect aussi important de leur culture était donc assez révolutionnaire. A ce sujet, laissons l'écrivain-ethnologue Bruce Chatwin nous résumer le principe du *Walkabout* tel qu'il le décrit dans son indispensable *Chant des pistes* : « *Je ne me souviens pas du moment où j'ai entendu l'expression Walkabout pour la première fois. Mais il m'était resté l'image de ces noirs « civilisés » qui, un jour, travaillaient heureux dans une station d'élevage et qui, le lendemain, sans un signe d'avertissement et sans bonne raison, prenaient leurs cliques et leurs claques et disparaissaient dans la nature. Ils abandonnaient leurs vêtements de travail et portaient ; pendant des semaines, des mois voire des années ; ils traversaient à pied la moitié du continent, parfois uniquement dans le but de rencontrer un homme, puis ils revenaient comme si rien ne s'était passé.* »

Pour l'observateur étranger, le *walkabout* semble, à première vue, une errance mystique liée à une insaisissable culture étrangère. Mais Chatwin entreprend de se le faire expliquer le principe des itinéraires chantés, ces labyrinthes de sentiers sillonnant le monde. « *Les mythes aborigènes de la création parlent d'êtres totémiques légendaires qui avaient parcouru tout le continent au Temps du Rêve. Et c'est en chantant le nom de tout ce qu'ils avaient croisé en chemin — oiseaux, animaux, plantes, rochers, trous d'eau — qu'ils avaient fait venir le monde à l'existence... (...) En théorie, du moins, la totalité de l'Australie pouvait être lue comme une partition musicale. Il n'y avait pratiquement pas un rocher, pas une rivière dans le pays qui ne pouvait être ou n'avait pas été chantée. (...) En amenant le monde à l'existence par le chant, les ancêtres avaient été des poètes dans le sens grec du mot *poiësis*, la « création ». Aucun aborigène ne pouvait concevoir que le monde créé pût être imparfait. Sa vie religieuse tendait vers un but unique : conserver la terre comme elle était et comme elle devait être. Celui qui partait pour un *walkabout* accomplissait un voyage rituel. Il marchait dans les pas de son ancêtre. Il chantait les strophes de l'ancêtre sans changer un mot ni une note — et ainsi recréait la création.* » DVDClassik – Antoine Royer – 1<sup>er</sup> novembre 2008.

Pour continuer cette passionnante lecture voir le site <http://www.dvdclassik.com/critique/la-randonnee-roeg>

**Prochaines et dernières séances Embobiné de l'année**  
**jeudi 21 décembre 2017 à 18h30 et 21h :**  
**SONG TO SONG de Terrence Malick**

**Court métrage : Djekabaara de Enis Miliaro**  
**Fiction – 4'19''**

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018  
Adhérer, c'est soutenir l'association  
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \* \* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :  
Embobiné 6€ Normales 6,50€  
(hors week-ends et jours fériés)

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018  
Adhérer, c'est soutenir l'association  
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \* \* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :  
Embobiné 6€ Normales 6,50€  
(hors week-ends et jours fériés)